

PAUL

LE CHEMIN DE DAMAS - III -



Apparition du Christ — « Saul dévastait l'Église (Ac. 8,3) », comme un loup affamé ravage une bergerie. Le martyr d'Étienne n'avait fait qu'aiguiser sa soif de sang chrétien. Non content d'assister au supplice des victimes, il pénétrait dans les maisons, en arrachait les habitants, hommes et femmes, pour les traîner dans les cachots. Bientôt, faute d'aliment, la persécution s'éteignit à Jérusalem et Saul, « toujours respirant la menace et le meurtre (Ac. 9,1) », dut porter ailleurs sa rage inassouvie. Il supplia le grand-prêtre — c'était encore probablement Caïphe — de l'investir d'une mission officielle pour rechercher, dans les synagogues de Damas, les disciples secrets de Jésus et les amener chargés de chaînes, sans distinction d'âge ni de sexe, devant le sanhédrin. C'est là que le doigt de Dieu l'attendait.

La conversion de saint Paul étant, après la résurrection du Sauveur, le

miracle le mieux attesté, le plus rebelle à toute explication naturelle et par suite le plus gênant pour la libre pensée, il ne faut pas s'étonner que la critique rationaliste ait entassé efforts sur efforts pour en atténuer la force probante. Comme pour la résurrection de Jésus-Christ, on a essayé de mettre les témoignages en désaccord. Il existe, au Livre des Actes, trois récits de la vision de Damas, l'un fait par saint Luc pour son propre compte, les deux autres mis dans la bouche de saint Paul. De l'aveu de tous, les trois récits concordent sur tous les points de quelque importance: l'occasion, le lieu, l'heure de l'événement, la clarté éblouissante dont fut enveloppée soudain la caravane, le dialogue entre Saul prosterné à terre et la voix mystérieuse, sa cécité temporaire, son baptême, sa guérison, l'orientation toute nouvelle qui, subitement, d'un persécuteur fit un apôtre. On scrute avec la dernière rigueur, pour y chercher des contradictions, les détails les plus insignifiants, des minuties qu'on rougirait de relever dans un historien profane, des circonstances extérieures au fait lui-même et ne concernant que les impressions éprouvées par les compagnons du principal acteur, impressions nécessairement subjectives et peut-être diverses. A. Sabatier l'a très bien dit: « Ces différences ne peuvent en aucune façon porter atteinte à la réalité du fait. Réussirait-on parfaitement à les concilier, ou même n'existeraient-elles pas du tout, ceux qui ne veulent pas admettre le miracle ne repousseraient pas avec moins de décision le témoignage du Livre des Actes. Comme Zeller l'avoue franchement, leur négation tient à une conception philosophique des choses dont la discussion ne rentre pas dans le cadre des recherches historiques. »

Explications naturalistes — La plupart des rationalistes nient le miracle de l'apparition de Damas, sans se mettre en peine d'expliquer cet autre miracle d'ordre moral plus inexplicable encore si l'on supprime le premier, la conversion de Paul. Cependant deux critiques, Holsten en Allemagne et Renan en France, l'ont essayé.

La tentative de Holsten est le fruit d'une gageure. En 1860, sur la tombe du fameux chef de l'école de Tubingue, Landerer avait dit: « Baur, qui a passé sa vie à éliminer les miracles de l'Évangile, confesse que la conversion de Paul résiste à toute analyse historique, logique ou psychologique. En maintenant ce seul miracle, Baur les laisse tous subsister. Il a manqué sa vie. » Holsten jura de réussir là où tout le monde avant lui, sans même excepter Baur, avait échoué ¹. Mais il fut à peu près le seul à croire à son succès. Son explication est une suite de paralogismes qui sautent d'un bond du possible au probable, du probable au certain, du certain au réel. On ne raisonne ainsi que dans les maisons de fous. Holsten eut le tort de faire d'une vision chimérique le terme d'un travail rationnel: la logique ne crée pas de fantômes. C'est ce que Renan a très bien vu et il s'est rejeté, en désespoir de cause, sur l'hypothèse de l'hallucination. L'hallucination de Saul, d'après Renan, fut préparée par des raisons morales et déterminée par un accident physique. Les causes d'ordre moral sont les doutes et les

remords naissants, l'estime et l'amour des victimes, le dégoût et la honte du métier de persécuteur. La cause physique, d'ailleurs très accessoire, serait ou un violent accès d'ophtalmie, ou un ouragan subit, accompagné d'éclairs et de tonnerres, ou une congestion cérébrale due au brusque passage de la lumière à l'ombre, de la fournaise du désert à la fraîcheur relative d'une oasis.



Ces fantaisies exégétiques ont fait leur temps. Elles ont été si bien et si souvent réfutées qu'il serait superflu et quelque peu puéril d'y revenir. La vie entière de l'Apôtre, le sérieux de son pharisaïsme, la fermeté inébranlable de sa foi chrétienne, protestent contre tout système qui fait de lui un halluciné, un détraqué. Ses écrits ne protestent pas avec moins de force. Pas d'étape dans sa conversion; pas d'acheminement graduel vers la foi. Jésus-Christ l'a saisi à l'improviste au milieu de sa course. Le coup qui le renversa fut foudroyant, irrésistible. Rien ne le présageait, rien ne le préparait: c'est un pur effet de la grâce toute-puissante. Vous lui supposez des rapports antérieurs avec les chrétiens. Il ne les connaissait que comme le bourreau connaît ses victimes. Il ne savait rien de leur doctrine si ce n'est qu'elle était incompatible avec la Loi de Moïse, inconciliable avec le judaïsme, partant haïssable et digne d'extermination: cela lui suffisait et il ne désirait pas en savoir davantage. Vous lui prêtez des hésitations, des inquiétudes, des remords. Il vous répond qu'il n'éprouvait aucun trouble, aucune inquiétude, qu'il croyait sincèrement servir Dieu, qu'il était de bonne foi et qu'il doit à son ignorance d'avoir obtenu miséricorde. En présence de ces affirmations précises, les hypothèses laborieusement échafaudées par les Renan et les Holsten croulent. Pour supprimer un miracle on forge un miracle psychologique encore plus merveilleux. Mieux vaut renoncer à expliquer l'inexplicable. Plutôt que de recourir à de tels subterfuges, les critiques les mieux avisés prennent ce parti: « Celui qui accepte la résurrection du Sauveur, dit l'un des moins favorables au surnaturel, serait mal venu à mettre en doute son apparition à son apôtre; mais celui qui, avant tout examen, est absolument sûr que Dieu n'est pas ou que, s'il est, il n'intervient jamais dans l'histoire, celui-là écartera sans doute les deux faits et se réfugiera dans l'hypothèse de la vision — notre auteur veut dire « de l'hallucination » — fût-elle encore plus invraisemblable. Le problème se trouve alors transporté de l'ordre historique dans l'ordre métaphysique et nous ne pouvons l'y poursuivre. Certes, la grâce rencontrait dans la riche nature de Paul un terrain propice et même des germes précieux. Les convictions fortes au service de la passion sont plus faciles à tourner au bien qu'un scepticisme armé d'indifférence. Dieu entre plus aisément dans les cœurs et dans les esprits qui n'ont pas péché contre la lumière. Le besoin inné de justice et le sentiment profond de son impuissance inclinaient spontanément cette âme vers la doctrine chrétienne où ces deux tendances devaient trouver satisfaction et repos.

Amorces théologiques — L'apparition de Damas a exercé sur la théologie de saint Paul une influence multiple dont il convient de signaler ici quelques traits. Une des théories les plus hardies et les plus originales de l'Apôtre est bien l'incorporation au Christ, en vertu de laquelle le Christ est tout en tous et tous sont un en lui. Mais cette théorie n'est-elle pas contenue en germe dans cette question de Jésus: « Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Paul ne s'attaquait pas directement à la personne du Christ: il fallait donc

qu'il y eût entre Jésus et les siens une identité mystérieuse pour qu'en frappant les disciples on atteignît le Maître.

Dans la conversion de Paul l'œuvre de la grâce est tangible. Le revirement est instantané: c'est un éclair, un éblouissement, l'adhésion rapide à l'appel divin d'une volonté qui n'a presque pas conscience d'avoir consenti. Qui a connu pareille crise a le sentiment plus net, l'intuition plus vive que tout l'honneur du changement revient à Dieu: il aime à se représenter l'opération de la grâce comme foudroyante, la foi comme un acte d'obéissance, libre sans doute, mais qui, une fois posé, vous jette tout d'un coup en un monde nouveau de droits et de devoirs, d'obligations et de privilèges. Voilà bien la foi de l'Épître aux Galates et de l'Épître aux Romains, cette foi agissante, où le cœur a autant de part que l'esprit, cette foi qui révolutionne tout l'être, envahit toutes les puissances de l'âme et oriente en un instant la vie tout entière.

Enfin le Christ entrevu laisse dans la mémoire de Paul un inoubliable idéal. Dès lors, son regard reste éperdument fixé sur l'incomparable modèle. Il aspire et il veut qu'on aspire à la mesure, à la plénitude du Christ. On n'en approchera jamais; qu'importe! Il faut y tendre toujours. La morale paulinienne est tout imprégnée de ce souvenir vivant et au lieu de nous proposer l'exemple de Jésus dans sa vie mortelle, elle nous invite à l'imitation du Christ ressuscité et glorieux.

Il est toutefois excessif de dériver toute la théologie de saint Paul du fait de sa conversion fécondé, si l'on veut, par l'expérience religieuse. La vision de Damas est la plus claire et la plus intime des révélations, mais ce n'est que la première, et l'expérience religieuse ne peut tirer d'un fait que ce qu'il contient réellement. La foi chrétienne ne se réduit pas à une impression subjective et nos dogmes ne sont pas les produits arbitraires et relatifs de la conscience individuelle. Atténuer à ce point le rôle de la révélation n'est pas moins contraire à la vérité qu'au témoignage formel de l'Apôtre. Les faits vont nous le montrer.



2015